

grand chemin depuis Québec à Montréal; le costume de Séminariste procurait partout un accueil favorable et une bienveillante hospitalité. La grande chambre était mise à la disposition de messieurs les écoliers; pour eux, le feu pétillait plus ardent dans la cheminée, la nappe la plus blanche était étendue sur la table, et les omelettes les plus rebondies se succédaient dans la poêle.

“C’était dans la grange, sur le foin nouveau que les voyageurs allaient se reposer des fatigues de la journée; avec l’air frais en abondance, ils dormaient plus à l’aise, et n’avaient pas à redouter de visiteurs incommodes.

“Au soleil levant tous étaient sur pied; lorsque, après un bon déjeuner,



Modèle de chaussure pour longue marche.

le trésorier de la bande offrait à la maîtresse du logis de payer les dépenses causées par lui-même et ses compagnons, il était arrêté par un refus, que suivait une invitation de ne pas oublier la maison quand ils descendraient.”

Que penseraient les douillettes papas et mamans d’aujourd’hui, s’ils voyaient leur progéniture chérie, partir pour un voyage de 180 milles, dans ces conditions?

Sautons au siècle suivant. C’est en 1815, que Jean-Baptiste Lagimodière fit le trajet, sans compagnon, et à pied, de Winnipeg à Montréal. Parti le premier novembre, il était dans la future métropole le six janvier 1816, ayant parcouru 1800 milles, malgré la boue, la neige et les glaces.

Dans les Cantons de l’Est, il y a cinquante ans, M. St-Amant nous apprend

qu’il “n’était pas rare de voir un cultivateur charger deux minots de blé sur son épaule et les transporter au moulin à travers la forêt.”

Tous les Montréalais de mon âge ont vu, autrefois, de bonnes vieilles campagnardes de Lachine, de St-Laurent ou de la Pointe-aux-Trembles, pour ne citer que ces endroits, venir à Montréal faire leurs emplettes et accomplir le trajet, aller et retour, en “foot train”.

Veut-on un exploit contemporain. En 1907, le R. P. Frs-Xavier Fafard, un Oblat, est parti du Fort Albany, près de la Baie d’Hudson, et il s’est rendu à Témiscamingue nord, en raquette, soit une distance d’environ 500 milles. Le Père Fafard était accompagné de deux guides sauvages et de trois courriers postaux. Voici comment il explique sa manière de voyager qui est celle des Sauvages.

“Petites étapes et repos fréquents. Le lever a lieu à 5 heures. On prend une tasse de thé chaud, du lard et des galettes, puis on se met en marche. A 9 heures, nouveau déjeuner et nouvelle marche. Il se prend ainsi cinq ou six repas par jour, suivis d’autant de marches. La journée finit vers 4 heures et demie de l’après-midi. On procède alors à établir le campement pour la nuit... On couche à la belle étoile, dans un trou, sur un lit de branches et bien enveloppés... On s’habitue très vite à ce régime qui est très hygiénique.” Le Père Fafard ajoute “qu’il n’a pas attrapé le moindre rhume, la moindre indigestion, le moindre mal de tête de tout le trajet.”

Enfin, il y a un mois, à peine, la presse quotidienne nous apprenait qu’un jeune compatriote, M. Emile Thériault, avait franchi, à pied, la distance qui sépare Montréal de Los Angeles.

* * *

Il est admis que l’homme a besoin d’exercice. Sans cela, il s’amollit, s’affaiblit, s’ankylose; surtout il devient